

# Le rire du jeune crocodile

## Retours de lecture

Cher Jean-Marie,

J'ai refermé ce matin ton livre à regret, car on s'attache à ce petit garçon que tu as été, à son grand frère Dédé qui sait tout, à leur gentille maman, (pour le papa c'est moins évident malgré sa casquette et ses appareils photos ou aquatiques. Les coups de ceinture et de latte sont durs à avaler !)

Ton récit est très vivant et très visuel aussi. On s'y croirait ! Et on suit avec sympathie ce petit homme qui s'éveille à la vie en découvrant le monde, et quel monde ! Bateau à aubes, bruit du fleuve, pirogues, boys, crocos et hippos, arbres gigantesques, chaleur écrasante, accidents, bêtises enfantines, explorations en tout genre, jeux d'enfants

... Et puis cette arrivée de deux petites filles mignonnes qui éveillent un autre intérêt chez notre ouistiti sympathique...

Je trouve aussi que la fin précipitée de ce beau rêve est très bien amenée : échos lointains d'émeutes, souci des parents, conversations entre blancs, bruits d'explosion qui se rapprochent, intérêt pour la fausse mitraillette et achat du vrai pistolet par un ami de la famille... Jusqu'au départ en catastrophe sur un navire de guerre... On y est !

J'ai aussi aimé ton style. Certains passages sont très beaux. Par exemple l'arrivée en train à Boma et beaucoup d'autres passages peuplés de belles descriptions et d'images bien choisies.

Enfin, c'est une très bonne idée que d'avoir illustré ton récit par des photos qui le rendent encore plus vivant. J'aime particulièrement les photos des pages 19 ( l'enfant sur la passerelle), 41 (la momie), 76 (les frères dans l'eau), 117 (les communiantes) et 138 (le couple d'amis sur mur le muret).

Bravo cher Jean Marie ! Vraiment ton livre est une grande réussite !

Marc Ménestret

\* \* \* \* \*

J'ai terminé la lecture de ton roman.

Il m'a rappelé de bons souvenirs, mon petit frère et moi on a également fait les 400 coups et même joué avec un serpent ( nioka ), inconscients du danger.

Coïncidence : le même bateau qui nous a ramenés , les vacances terminées, vers mon pays natal en 1958 est celui qui vous a tirés d'embarras en 1960.

Il y a quelques années j'ai suivi la fin lamentable du Charlesville, qu'est-ce que je m'en veux de ne pas être allé le revoir à Rostock ; il était question de le ramener à Anvers, donc j'ai décidé d'attendre ; mal m'en a pris, des imbéciles l'ont remorqué en mer baltique sans se demander si les nouvelles fenêtres n'étaient pas à la limite de la ligne de flottaison.

Il repose probablement à jamais sous la mer qu'il a défiée tellement souvent.

Ma maman et moi avons lu attentivement ton livre. Il s'agit d'un bel hommage à tes parents. Bonne initiative ! Ainsi tes enfants et petits-enfants feront connaissance avec leurs grands-parents et leurs arrière-grands-parents. Ils sauront quelle vie difficile ils ont menée au Congo-Belge.

Maman se demandait s'il s'agissait d'un livre pour enfants, étant donné les nombreux chapitres, l'abondance des titres, le dialogue simplifié et les nombreuses anecdotes d'enfance. Mais les adultes également pourront y faire une connaissance plus approfondie des bateaux de l'Otraco et de leurs équipages. Dommage que cet aspect n'ait pas été plus développé, étant donné le nombre d'anciens coloniaux qui ont encore voyagé sur ces bateaux à aubes par fleuves et rivières.

Les agréables photos contribuent au dynamisme de la lecture du livre.

Beaucoup de lecteurs ayant vécu dans la colonie partageront la nostalgie de ton beau pays d'enfance et la tristesse d'avoir vécu la fin brutale du rêve d'une carrière pleine de promesses de succès sous le soleil des Tropiques.

Jos Verbauwen

\* \* \* \* \*

J'ai lu ton livre cet été avec grand intérêt.

J'ai beaucoup apprécié ce regard d'enfant sur le monde qui l'entoure, la justesse de ton qui transmet et évoque ce regard. Ce n'est pas une tâche facile !

Thierry Dewin.

\* \* \* \* \*

Je viens de terminer ton livre pour la seconde fois; en effet je l'avais lu entre les livres de l'été; polars, récits.. alors pour t'en parler j'ai décidé de lui donner une place de choix et je l'ai relu en suivant attentivement l'itinéraire du "Senne" il n'y a que Muanda que je n'ai pas retrouvé sur la petite carte, je suppose que cela se trouve près de Banane.

J'ai aimé le récit de l'enfant que tu étais parce que tu l'as écrit sans emphases comme un enfant l'aurait fait avec cependant des mots d'adulte.

Quel bonheur cela a dû être de passer son enfance entouré d'un frère toujours prêt à faire (ou à te faire faire!!!) les 400 coups, de vivre aussi près de la nature et des animaux; le croco, l'échassier, l'écureuil, le petit singe Wisti, le serpent aussi...la magie opère sans l'aide d' Euro Disney!

Je comprends mieux aussi ton amour pour les fleurs (planter des fleurs cela porte bonheur!). Quel bon moment aussi cela a dû être ce cinéma en plein air avec les amis...

Malgré que j'ai reconnu ton style d'écriture (souvent tu inverses les phrases pour mettre le sujet et le verbe en finale), on oublie le narrateur; pouvoir s'immerger dans le récit pour moi prouve que c'est un livre bien écrit.

Ce livre comme d'autres soulève des questions récurrentes que l'on retrouve aussi souvent chez les pieds noirs d'Algérie où la colonisation fut beaucoup plus longue: qui est algérien ? celui qui vit dans le pays? celui qui y est né? celui qui l'aime...combien de générations peuvent légitimer ou pas la présence des colons? Ces questions méritent je suppose des débats (on l'a vu en Afrique du Sud) qui à mon avis ne trouveront jamais de réponses.

Merci Jean-Marie pour ce témoignage que tu laisses à tes enfants et petits-enfants en espérant que bientôt je pourrai lire ton prochain livre : je parie que tu as déjà une petite idée!!

Martine Mertens

\* \* \* \* \*

Je viens de finir de lire ton beau livre et je tiens à t'écrire sur le champ.

Toutes mes félicitations pour la qualité de ton livre. Il fait fleurir toutes sortes de pensées relatives aux souvenirs d'enfance.

J'ai beaucoup apprécié l'effort fait pour « coudre » les différentes histoires vécues. Ce n'est déjà pas facile pour les souvenirs. J'ai aussi beaucoup aimé la restitution de vos histoires d'enfance dans son contexte sans commentaire, ni visions, ni observations de Jean Marie-Dubetz, adulte. J'apprécie beaucoup cette originalité de ton livre. J'imagine que c'est voulu et je trouve que c'est un exercice fabuleux.

En lisant ton livre et tes histoires d'enfance, je me dis que les histoires de vie d'un enfant qui a pu bénéficier de l'amour de son père, de sa mère et de ses proches, frères et sœur et surtout des grands-parents, que l'on soit issu d'un milieu « riche ou pauvre, blanc ou noir », ont toutes une certaine similarité.

Ainsi, je me rends compte que beaucoup d'enfants ont des petites histoires communes ; parmi celles-ci, je note :

- Un souvenir des amis d'enfance, filles et garçons. Et parmi ceux-ci, une ou un qui a plus marqué notre enfance
- Le vécu des dangers : Ceux qu'on rencontre et qui viennent à nous et ceux dont nous sommes la source.
- Etc....

J'ose espérer que nous aurons l'occasion de nous revoir un jour pour échanger et parler de ton livre.

Kouamé Boye Kobenan

\* \* \* \* \*

Ton livre m'a accompagné pendant nos vacances en Franche-Comté, dans une température proche des 30 degrés, digne de l'atmosphère d'Afrique.

J'ai bien aimé ton récit qui m'a souvent touchée. Je vais te livrer pêle-mêle les quelques passages que j'ai soulignés. Pardonne-moi, c'est dans le désordre, pas très bien structuré, un peu "comme ça vient".

Le chapitre 2 ( de la P. 101 à 104)," cette pluie de lumière qui tombe sur mes feuilles" ...

Les photos émouvantes, particulièrement P117, le petit Jean-Marie avec son noeud papillon et la très belle photo de la page 138 avec Marie-Thérèse, et le texte qui l'accompagne P. 138-139, ainsi que le regard amoureux pour la fille du gouverneur.

Très beau aussi P.144-145 "Y croire ou pas?" qui nous replace si bien dans le monde de l'enfance.

Par contre, j'ai été horriblement choquée par les pages 126 à 129 " l'inattendue piqûre, du froid pour apaiser". ainsi que P. 122-123. Passages les plus violents, auquel on ne

s'attend pas du tout. On est meurtri avec toi, humilié. C'est insupportable, innommable. As-tu pardonné à ton père? Il faut une vie entière pour pardonner...

L' enfance naïve et pleine de candeur, que tu décris si bien, rend ces passages insoutenables.

Heureusement, il y a aussi de la légèreté et de la poésie. Par exemple, entr' autres, l'avant-dernier § de la p. 103: très bien écrit: beaucoup de profondeur en peu de mots.

J'ai adoré P. 74. « Avec ces branches courbées si basses, ce calme étrange et notre manière douce de glisser dans ces allées, j'avais l'impression d'entrer dans une longue chapelle où il n'est pas besoin de parler. Ici, pas d'encens mais des senteurs boisées ».

J'ai aimé aussi la complicité avec ton frère André, que je connais si peu ainsi que la grande tendresse que tu exprimes à l'égard de ta maman.

Beaucoup d' émotions et de larmes retenues...

Clin d'oeil aux "yeux jaunes du crocodile" qui entrent en résonance avec ton titre et à Stromae "'papa où t'es" en résonance avec "mais il est où, papa" ?

Clin d'oeil aussi à Ulysse qui retourne à Ithaque et qui au cours de son Odyssée, subit les tourments, les épreuves qui feront de lui un homme et lui rendront son épouse, son fils, et le trône pour régner sur sa terre bien-aimée.

La dernière phrase est lapidaire. "Je suis un réfugié". C'est puissant comme finale et vaut mieux qu'un long discours. A nouveau, émotion retenue qui en dit long sur le drame. On voudrait connaître la suite. Comment cette famille "réfugiée" a-t-elle mis en place sa résilience? Comment a-t-elle vécu les traumatismes de l'exil? Cela vaut bien un deuxième récit, que je t'encourage à écrire car on reste sur sa fin.

Une dernière petite réflexion: je suis très sensible au statut de "réfugié". Les réfugiés actuels n'ont au cours de leur exil aucune protection , beaucoup d'entre eux périssent en mer et sont maltraités. Leur odyssee ne les ramène pas sur leur terre d'origine mais les en éloigne cruellement et pour la plupart définitivement. Je les joins à ton récit. Je m'y joins aussi, à toi, à eux, parce que notre humanité en a bien besoin. Bref, il y a beaucoup d'émotion retenue dans ce livre et de larmes.

Françoise Mol

\* \* \* \* \*

Puisque tu nous y as invités, je te livre ma « lecture » du *Rire du jeune crocodile*. Bien que l'écriture ait été mon métier (et j'emploie le passé à grand regret), je ne me mets pas du tout, à première lecture, en position d'analyste : je suis d'abord et avant tout un lecteur désireux de découvrir un livre, un récit, un style, une voix. Néanmoins, le métier fait que mon attention est attirée par des aspects du texte que d'autres survolent peut-être.

Bon, après ces généralités prudentes, voici la lecture annoncée.

Comme je l'ai dit hier, je ne sais pas comment tu as fait avec la dualité auteur-narrateur actuel / personnage-narrateur des décennies plus tôt. Si j'avais été à ta place, ça m'aurait posé un problème majeur... que j'aurais peut-être contourné en écrivant à la 3ème personne.

Les nombreux points d'exclamation et onomatopées sont peut-être un des moyens que tu as choisis pour faire entendre la voix du jeune enfant ? Tu as dit hier que ce texte ne ressemblait pas à ce que tu écrivais par ailleurs.

La société coloniale et les rapports interraciaux=interclasses sont présents, mais pas à l'avant-plan ; pour l'enfant-narrateur, cela va de soi, cela fait partie du paysage, c'est un donné. Pour le lecteur actuel, des éléments sont frappants : par exemple, quand l'enfant

du Blanc (l'enfant du Capitaine, j'allais écrire « du Maître »), est sauvé par un Africain, celui-ci ne semble même pas avoir été remercié... ou alors je dois relire ! Son nom est-il même cité ? Est-ce parce que c'est normal qu'un Noir risque sa vie pour un enfant blanc, est-ce parce que l'enfant, encore apeuré, n'a pas enregistré ?...

Un autre aspect frappant du livre est l'entremêlement du « document » (ce qui est renforcé par les photographies) avec les « mémoires » (vu l'âge de l'enfant-narrateur, il est difficile d'employer ce terme, mais parler de « souvenirs personnels » est trop plat).

Je me suis aussi dit : tiens, l'enchaînement des faits et anecdotes, qui n'est pas logique mais chronologique, ne paraît pas saccadé mais fluide. Les sous-titres jouent évidemment. En outre, ici, le découpage entre trois grands chapitres « De... à » est structurant, non seulement pour le lecteur (faut que j'm'y r'trouve) mais pour le texte-récit lui-même.

J'en viens aux personnages. La complicité et l'émulation entre les jeunes frères est au centre. Il est exclu que le cadet recule lorsque l'aîné (qui pourtant est parfois plus prudent) le titille. Ça ne va pas de soi : il pourrait y avoir rivalité ou opposition entre eux, mais non.

Les parents sont – surtout dans le premier chapitre, sur le bateau – très présents mais à l'arrière-plan des deux petits diables qui font les 400 coups. Ça rendrait fous les parents d'aujourd'hui, les mêmes seraient consignés à bord avec une bouée autour du ventre et un garde-du-corps à temps plein ! Comme on disait hier, ça n'est plus la même chose aujourd'hui, hein madame, hein monsieur. Néanmoins, une telle liberté d'action pour d'aussi jeunes enfants me semble étonnante, même à l'époque.

Je m'arrête là, pour te conseiller un livre qui a deux points communs avec le tien : le récit de vie et le lien avec le Congo. Ah oui, un troisième : l'auteure a, elle aussi, travaillé avec Daniel Simon. Et peut-être un quatrième, plus anecdotique : si ma mémoire ne me trompe pas, les prémices de ton livre sont liés à un atelier d'écriture avec Anne-Marie Trekker ; les prémices du sien, à un atelier avec... moi, en 2007. J'aime beaucoup le livre et j'aime beaucoup l'auteure, Lili Sorel (c'est un pseudo) : *Dans mon pays, loin de mon pays. Le métissage en héritage*, chez Couleur Livres.

Alain Cherdonnier

Je termine la lecture de ton livre-témoignage. Le dernier chapitre m'a particulièrement ému. J'y ai retrouvé le témoignage de mon épouse, "chassée" de son pays natal, "réfugiée" comme tu l'écris très justement, dans sa propre famille, pratiquement des inconnus, sans ses parents (!) durant toute une année, dans la pluie et le froid qu'elle n'a toujours pas digérés. A 7 ans!

Heureusement, il y a les 180 pages qui précèdent! Un vrai plaisir que j'ai savouré, à la petite cuillère, durant mes 15 jours de vacances en France avec ma famille. Très agréable à lire dans un style simple et poétique, délicieusement "enfantin". Le ton juste.

Je suis ébahi de voir quelle mémoire tu as gardée de tant de bons moments de ton enfance.

Encore merci pour ce bon moment de lecture.

Jean Schmit

\* \* \* \* \*

J'avais d'abord entamé la lecture de ton livre par bribes étant limitée par le temps à y consacrer. J'y suis entrée facilement, l'écriture est fluide.

L'envie de poursuivre l'aventure en ta compagnie était réellement présente. Je m'y suis donc consacrée hier soir et pendant quelques heures.

Quelle intimité d'entrer ainsi dans vos vies. Quels cadeaux faits aux lecteurs que toutes ces anecdotes croustillantes. Comment oublier la poule fugitive et ses 5 poussins, la disparition dans le grand magasin, la "noyade", les piqûres de mouches maçonnes, les graines de pili-pili,...

Quel terrain d'aventures! Et quelles déconvenues parfois!

J'ai suivi le petit garçon avec intérêt, j'étais le petit jean Marie. J'ai aimé ces interrogations.

On sent du début à la fin une certaine liberté et le bonheur certain de 2 gamins malgré les quelques corrections très, trop sévères du père.

J'ai aimé ce récit parce qu'il est plein de tendresse et que le monde de l'enfance reste mon quotidien.

Néanmoins, je me suis lassée vers la 160ème page. Mais la fin était proche.

Je pense que cette lecture pourrait être proposée dans les classes de 4, 5, 6 ième primaire. Il y aurait matière à débattre.

Quant au passé colonial, je m'attendais à plus de "regards" sur la proximité des noirs. Tes observations sont rares quant à leur condition de vie.

J'ai relu le passage -le petit qui ne parlait plus-.

A propos des titres, j'ai trouvé cela inutile à la lecture. Par contre, indispensable pour relire quelques passages.

Je n'ai pas senti venir l'indépendance sans doute parce que ta vie de petit garçon était ailleurs. Cela reflète bien l'insouciance de l'enfance.

On vous sent, vous les enfants, préservés de toute discussion, les conversations se font à demi mots.

Et à 10 ans, le petit est devenu un petit homme. Le déclic -tous les visages sont blancs et gris, le ciel de Hollande.

J'ai refermé ton livre dans la nuit, j'ai peiné à trouver le sommeil tant les images mentales de 10 années de périple étaient fortes et joyeuses.

C'est ce que je retiendrai de ton premier récit.

Je serais curieuse de t'accompagner dans d'autres lectures et ne peut que t'encourager à poursuivre.

Karin Renaux

\* \* \* \* \*

J'ai commencé la lecture de ton récit. Je suis arrivée à la page 40. Au dispensaire, les religieuses prodiguent les soins pour stopper le risque d'infection et une heure plus tard, tu es transformé en momie !!!

Tu termines cette histoire par un beau MERCI à la VIE. (Mais dans le sillage du bateau, pour qui sait lire dans les vagues, un "merci" est à coup sûr apparu.) C'est une belle réflexion, une réflexion profonde.

Je relis parfois deux fois un paragraphe tellement ton texte est fluide.

C'est agréable à lire. Je suis d'accord avec le réflexion de Pie Tshibanda :

la prose et la poésie se mélangent avec bonheur.

Lucie Joertz

\* \* \* \* \*

Subjugué, je suis réellement subjugué par ton livre.

Je l'ai passé à Danielle mon épouse, qui l'a dévoré en 48 heures, tout aussi enthousiaste que moi! Et ma fille cadette me l'a déjà demandé à prêter!

Je suis sidéré par la somme de souvenirs que tu as pu te remémorer de ta petite enfance. Bien sûr, elle fut extraordinaire, dans le sens premier du terme, ce qui en imprime d'autant plus les traces dans la mémoire... Bien sûr ton frère, avec ses 4 ans de plus, aura été précieux pour raviver et préciser certains évènements... Mais la finesse de ton écriture les rend vivants, palpables.

Tu as du style (la "boîte à mots" de ta Maman, belle expression...), une maturité d'écriture, un art d'introduire une conduite logique dans un foisonnement d'anecdotes diverses: Bravo!

La chanteuse de notre groupe de musique en est à son troisième roman: les deux premiers étaient très encourageants, mais on les lisait en pensant à elle que l'on connaît si bien. Son troisième prend une nouvelle dimension: on oublie que l'on connaît l'auteur, on ne lit plus "par sympathie", mais parce qu'on est emporté par l'histoire et la qualité de la narration.

J'ai eu le même sentiment en te lisant!

Danielle et moi avons eu la même réaction en fin de lecture: à quand la suite de l'histoire? Ces premières années en tant que "réfugié" dans son propre pays. Une vie certainement particulière, faite de privations, de difficultés d'intégration, de commentaires peu amènes des "gens d'ici"... Il y a là, avec ta plume, avec le regard candide de l'enfant que tu étais, un monde à découvrir.

Encore bravo, Jean-Marie: merci de ce beau cadeau littéraire

Thierry Paternotte

J'ai reçu aujourd'hui ton livre, superbement imprimé et édité. Un beau et bon livre. Je commencerai ma lecture ce soir ou demain. Mais déjà cette belle présentation donne ENVIE.

Pari gagné ! Sur le plan délicat du point de vue de l'enfant ! C'est frais sans être mièvre. Cela a la saveur du VRAI. Le rythme au fil des petits récits est très agréablement mené. Une réussite, je peux déjà le dire, avec bonheur, plaisir de la découverte (en cours).

C'est la marque d'un livre "réussi" qu'il fasse "des vagues", qu'il donne envie de parler, d'en parler. Les photos par exemple sont "super-bien" imbriquées dans le texte dont elles attestent -s'il en était besoin- la véracité. A mon sens, le "pari" suivant est de réussir l'évolution du point de vue de la petite enfance à la fin de l'enfance et à l'adolescence. Je ne doute pas que ce soit réussi et je m'en délecte à l'avance. Dans pareil livre (de "souvenirs"), il faut dépasser une espèce de sentiment de pudeur, voire de "honte" à livrer au "public" ce qu'on a à peu près de plus intime, l'enfance (car dès que l'adulte pointe le bout du nez, il adapte, il accommode, il a conscience de sa place, de son rôle, des conséquences etc...). D'une certaine façon l'écriture, c'est l'audace de dépasser cette pudeur, cette honte.

Serge Nicaise

\* \* \* \* \*

Je te fais part de mes impressions, un peu en vrac, le soleil ardent de la Belgique ne m'a pas vraiment encore totalement permis de récupérer une certaine distance avec les événements. J'ai commencé à lire ce petit crocodile... Il parle de contrées lointaines où je n'ai jamais mis les pieds et qui ont toujours aiguisé mon imaginaire avec un peu d'effroi (des animaux sauvages, un milieu parfois hostile mais aux couleurs si belles que l'on en reste bouche bée, des traditions surprenantes et des légendes qui peuvent faire un peu peur...). Mon expérience de cette Afrique, ce Congo belge, a été un peu nourrie au musée de Tervuren où je passais de longs séjours en famille à marcher à reculons devant l'éléphant empaillé ... Je tressaillais devant les masques, l'homme-guépard et tous ces êtres peuplant la jungle. Puis mon père s'est rendu sur place. Il a rencontré des chefs de tribu quand il avait le projet d'une thèse géographique sur le Kivu qu'il a parcouru à pied, thèse jamais défendue pour cause d'indépendance du Congo mais dont le travail a été reconnu après son décès par des universitaires en recherche de documents sur la répartition géographique des peuplades de ces régions. La vie est étrange et me ramène à cela à travers ton livre. Ca c'est mon côté anecdotique et mes projections personnelles. Tu as eu beaucoup de chance d'avoir cette enfance en Afrique et c'est une richesse. Je comprends mieux en effet ton sens du beau et de la couleur !

Je trouve que c'est difficile de parler de ton écriture, car pour moi les livres c'est un peu une histoire de goût, on entre ou on n'entre pas dans l'écriture, je n'arrive pas vraiment à expliquer pourquoi. Je vais essayer... Je pense que personnellement, c'est une question de rythme, pour moi la musicalité de la langue est importante, peut-être que c'est un aspect qui peut être mieux développé ? J'ai apprécié l'humour, les descriptions imagées, le retour au petit enfant réel (ou intérieur ?) qui m'a rappelé un collègue qui un jour a marché sur les bancs. Continue Jean-Marie à écrire tes images, tes souvenirs, tes rêves. Cela fait plaisir à te voir heureux et entouré dans ton élément texte ! Je sais combien l'art est exigeant et demande du travail et du recul. Prends confiance dans ton processus créatif, finalement l'important c'est que cela t'apporte joie et partage, moi c'est comme ça que je vis ma musique. J'écoute l'avis des autres mais je développe surtout en moi une confiance, une démarche personnelle et une écoute plus subtile. Oui, des échanges, mais fructueux, toujours en construction... Bonne recherche !

Muriel Weiss

\* \* \* \* \*

Naufragés, clandestins, migrants, réfugiés..., des mots ! Derrière ces mots, des êtres humains à la recherche d'une terre d'accueil. En face, sur la terre promise espérée, indifférence, méfiance, ordre de quitter le territoire ! Heureusement qu'il y a des gens qui nagent à contre courant et qui se demandent : Et si un jour nous aussi on devenait des réfugiés ? Réfugié ? Jean-Marie Dubetz, auteur du texte qui vous est proposé à lire, l'a été.

Au Congo-belge, son pays de naissance, il a vécu plus longtemps sur un bateau que dans une maison ; il a appris à parler aux animaux que son papa recueillait en vue de leur offrir une autre vie dans un jardin zoologique. A un oiseau dans sa cage il demandait : « *Qui es-tu donc, toi l'oiseau déposé à nos pieds ? Je sais juste que sur les bords de la Mongala papa t'a déniché. Tes liens défaits, tu me flanques la frousse. Clac, clac, du bout du bec, tu clames ta colère. Planté droit sur une patte, l'autre pliée comme pour te reposer, tu nous observes maintenant avec ton air de seigneur. Non, notre pont ne te plait pas. Oui, ailes déployées, tu te mets à courir, vite, si vite que je crois que tu vas t'envoler ! (...) Quel est ton nom ? Ibis, héron, cigogne... ou rebelle ?* »

Sous les tropiques, en compagnie de son frère, de ses parents ; servis par un *boy* congolais, la vie de deux enfants ne fut pas toujours un long fleuve tranquille. Surpris un jour en train de jouer chacun avec son *petit machin*, ils reçurent de leur père cette punition qu'il relate dans ce livre: « *Par les mains, mon papa saisit mon grand frère, noue les cordes à ses poignets, défait la boucle de sa ceinture, la fait glisser dans sa main droite et soudain, le serpent de cuir se soulève dans le ciel, semble tournoyer un instant, cible le dos exposé et s'abat sur sa proie. André pleure mais c'est le sifflement répété de l'animal à sang froid que j'entends en tremblant.* »

Si en famille l'enfant blanc pouvait recevoir pareille correction, que dire du traitement réservé à un Noir amené au commissariat pour une infraction? Eh bien, il recevait trente coups d'un fouet taillé dans la peau d'un hippopotame. L'auteur se souvient : « *Un soir papa s'en est allé rouspéter chez le commissaire : vous ne pourriez pas dire à vos hommes d'avoir la main plus légère ? Avec ces hurlements, plus moyen de piquer un roupillon* » ! Parmi les autres souvenirs que l'auteur partage dans ce livre, il y a des camarades du collège, la fille du voisinage, les jeux, les escapades, le feu de brousse.

Dans l'insouciance de l'enfance, la vie était belle malgré tout. Jean-Marie ne pouvait pas l'imaginer autrement, il ne pouvait pas voir l'orage qui s'annonçait au firmament. La suite des événements allaient donc le surprendre, lui plus que les adultes. L'auteur raconte : « *Ce matin, bousculade à bâbord du Charlesville! Des employés noirs sont poussés vers les trois pirogues amarrées le long de la coque. Certains portent leur uniforme de steward ou de cuisinier, d'autres semblent ne pas avoir eu le temps de s'habiller. Des marins détachent les cordages et d'un coup de gaffe forcent les pirogues à s'éloigner. Bref appel de sirène, les moteurs se remettent à gronder. Je ne sais pas vraiment qui s'en va ni pourquoi mais j'ai l'impression que quelque chose est cassé. Le Congo n'est bientôt plus qu'une ligne de fuite à l'horizon.* »

Plus d'un demi siècle plus tard, ce regard que Jean-Marie Dubetz, à travers ce livre, jette dans le rétroviseur met à nu certaines évidences : le réfugié d'aujourd'hui a quitté son pays sans s'y être préparé, comme l'auteur avait quitté le Congo-Belge **contre son gré**. Comment ne pas se poser aussi la question sur ce que fut **l'apartheid** en Afrique du Sud, en Amérique et même en Afrique ? Nous vous recommandons la lecture de ce livre dans lequel la prose et la poésie se mélangent avec bonheur. Félicitations à l'auteur !

**Pie Tshibanda**